

pour le moins, dans les soixante à soixante-dix mille francs de rente.

—Son mari, M. le comte de Kéroual, habite-t-il avec elle ?

—Hélas ! la pauvre chère dame est veuve depuis deux ans. Il ne lui reste, de son mariage, qu'une petite fille de trois ans belle comme un ange.

—La comtesse est jeune encore, sans doute ?

—Oh ! c'est tout au plus si elle a trente ans.

—Et jolie ?

—Mignonne tout à fait et bien avenante de visage, quoiqu'un peu trop pâlotte depuis son veuvage. Ça se comprend... l'effet du chagrin. Faut croire qu'elle aimait son mari, comme ça se doit, la chère dame. Sans compter que M. le comte était un homme superbe, et, s'il avait quarante ans, c'est le bout du monde !

—La famille de Kéroual est-elle originaire de ce pays ?

—Non. Je me suis laissé dire que feu M. le comte était de la Bretagne. Le château de Rochetaille et les terres qui en dépendent, et qui ne sont pas de grande conséquence, viennent à madame de la succession d'un oncle. Le comte et la comtesse ne passaient guère à Rochetaille que deux ou trois mois d'automne, et, le reste du temps, ils habitaient Paris ; mais, depuis que madame est veuve, elle ne va plus à Paris du tout et elle reste à la campagne hiver comme été.

—Savez-vous bien, ma bonne madame Clerget, que voilà une conduite digne d'Arthémise.

—Arthémise... répéta l'aubergiste. C'est bien possible, monsieur le docteur, et ça doit être vrai, puisque vous le dites ; mais je ne connais pas cette personne.

—Mme de Kéroual reçoit-elle beaucoup de monde ? reprit le médecin.

—Du vivant de M. le comte, le château était en tout temps plein d'amis et de connaissances qui venaient de bien loin. C'étaient tous les jours des dîners où rien ne manquait, car on n'épargnait point l'argent, et le cuisinier de Rochetaille avait servi à Paris chez un ministre. Un habile homme, monsieur le docteur (pas le ministre, le cuisinier) ; il aimait à s'instruire dans son art, quoiqu'il en sût plus long que pas un, et, un jour qu'il avait déjeuné ici par hasard en revenant je ne sais d'où, il m'a demandé la recette de mes œufs brouillés aux queues d'écrivisses, tant il avait trouvé ce plat bon et bien fait. Vous voyez qu'il s'y connaissait. Bref, on vivait en fêtes au château : les chevaux, les chiens, les grandes chasses ! la musique ronflait ! on dansait à s'en décrocher les jambes. Ah ! c'était le bon temps !

—Et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, Mme la comtesse a mis bas presque tout son train, renvoyé le cuisinier, congédié les trois quarts des valets, vendu les chiens, supprimé les chevaux, à l'exception de trois ou quatre. Ah ! elle doit faire de fameuses économies, le chère dame.

—Ainsi, elle ne reçoit plus ?

—Plus personne, à l'exception d'un parent à elle, un cousin, le baron de Strény, qui vient de temps en temps passer quelques jours au château. Il y a des gens qui prétendent que M. le baron cherche à consoler Mme la comtesse, et qu'il pourrait bien l'épouser un jour ou l'autre. Est-ce la vérité, ou est-

ce un mensonge ? Vous comprenez bien, monsieur le docteur, que je n'en sais pas le premier mot.

—Mais, ce monsieur de Strény, vous le connaissez ?

—Quand il est au château, je le vois passer à cheval quelquefois, car Mme la comtesse a gardé un cheval de selle tout exprès pour lui.

—Quel homme est-ce ?

—Oh ! un joli homme ! Quelque chose de bien, impossible de dire le contraire, et toujours mis mieux qu'un prince. Il a des petites moustaches noires aussi fines que de la soie et tournées en crochet comme des accroche-cœurs. Il porte sur l'œil un carré de verre attaché à un ruban. Il a l'air plus hardi et plus insolent qu'un page de cour. Avec tout ça, il ne me plaît pas beaucoup, à moi. Beau garçon, oui, mais mauvaise figure.

—M. de Strény est-il en ce moment à Rochetaille ?

—Je ne crois pas. Le jardinier, Jérôme Pichard, est venu boire un coup ici il y a trois jours, et il n'en a rien dit. Mais voici déjà quelque temps qu'on n'a vu M. le baron, et certainement il ne tardera guère à arriver.

—Mme de Kéroual avait-elle un médecin attitré dans le pays ?

—Oui, le docteur Gérardmer, votre prédécesseur ; mais, quoique Mme la comtesse ne paraisse pas bien vigoureuse, elle n'est jamais malade.

Eu ce moment, l'entretien fut brusquement interrompu par la grosse servante Marie-Jeanne, qui fit irruption dans la petite salle.

—Eh bien ! ma fille, qu'est-ce que c'est ? s'écria Mme Clerget. Le feu est-il à la maison ?

—Ah ! que nenni, bourgeois. Ça ne serait point à souhaiter, répondit Marie-Jeanne avec un rire énorme.

—Enfin, voyons, tu veux quelque chose ?

—Moi, bourgeoise, rien du tout. Mais c'est les rouliers qui demandent de l'eau-de-vie et les faiseurs de tours qui veulent compter avec vous avant de s'en aller.

—C'est bon, c'est bon, j'y vais, fit Monique en se levant. Excusez-moi, monsieur le docteur, si je vous quitte pour un moment ; mais dans des états comme le mien, voyez-vous, on est jamais libre.

Et la veuve suivit Marie-Jeanne dans la grande salle.

Le saltimbanque et sa femme avaient achevé leur repas. Ils étaient assis près du feu, sous le manteau de la haute cheminée, et la jeune femme tenait sur ses genoux et appuyait contre sa poitrine sa petite fille endormie.

—Comme ça, décidément, vous partez, mes braves gens ? leur dit Monique. Si l'offre d'un bon lit peut vous décider à passer la nuit ici, acceptez ; ne vous gênez pas, vous me ferez plaisir.

—Cela nous est impossible, madame, je vous le répète, répondit la jeune femme ; mais nous sommes bien touchés de toutes vos bontés, et Jean, mon mari, a voulu vous en témoigner lui-même sa reconnaissance avant d'aller atteler le bidet à la carriole.

Le saltimbanque s'était levé ; il murmura quelques paroles de gratitude que Mme Clerget se hâta d'interrompre en lui demandant :

—Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette gourde que vous portez là en sautoir ?